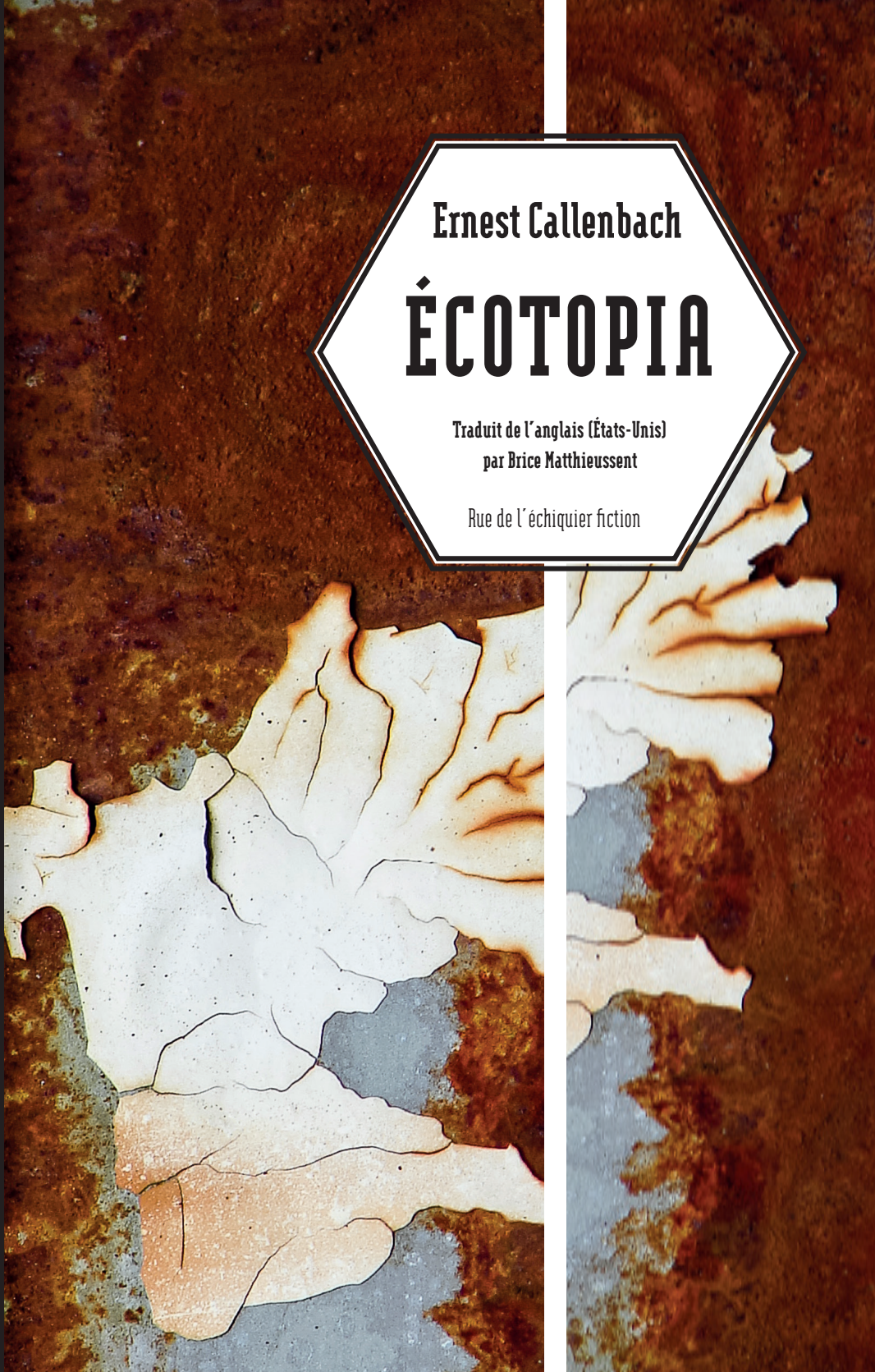


Ernest Callenbach

ÉCOTOPIA

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Brice Matthieussent

Rue de l'échiquier fiction





Rue de l'échiquier fiction


ECO


ECO
TOP



IA

© 1975, Ernest Callenbach

© 2018, éditions Rue de l'échiquier, pour la traduction française.

This translation is published by arrangement with Bantam Books,
an imprint of Random House, a division of Penguin Random House LLC.



Éditions Rue de l'échiquier
12, rue du Moulin-Joly, 75011 Paris
www.ruedelechiquier.net

ISBN : 978-2-37425-138-7
Dépôt légal : octobre 2018

Ernest Callenbach

ÉCOTOPIA

Notes personnelles et articles de William Weston

✶

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Brice Matthieussent

Rue de l'échiquier fiction

ÉCO-

du grec *oikos*
(la maison ou le foyer)



-TOPIA

du grec *topos*
(le lieu)



Dans la nature,
aucune substance n'est synthétisée
si sa dégradation n'est pas assurée ;
le recyclage est donc la règle.

Barry Commoner





CHANGER

Préface de Brice Matthieussent

PUBLIÉ EN 1975 AUX ÉTATS-UNIS, best-seller vendu à plus d'un million d'exemplaires et traduit dans le monde entier, *Écotopia* est, selon son auteur Ernest Callenbach, « une semi-utopie » : non pas la description littéraire d'un monde parfait, mais celle d'un monde perfectible qui serait néanmoins « sur la bonne voie ». Tout commence quand la Californie, l'Oregon et l'État de Washington décident de faire sécession pour créer un écosystème fondé sur la décroissance – économique, démographique, consumériste – et sur un équilibre stable entre les êtres humains et leur environnement. En Écotopia, le recyclage est obligatoire, les transports sont gratuits, il n'y a plus de voitures individuelles, remplacées par des minibus électriques dans les grandes villes du pays où abondent arbres, rivières et jardins ; les énergies solaire, géothermique et marémotrice suppriment la dépendance envers le pétrole ; la pollution a quasiment disparu, d'autant que les avions de ligne sont interdits dans l'espace aérien.

Ce roman prophétique publié il y a plus de quarante ans est d'une actualité brûlante. Toutes les luttes des écologistes d'aujourd'hui y figurent ; ou plutôt, ces combats pour la survie de notre planète y ont été gagnés durant la période troublée de la Sécession, en 1980 : l'Écotopia existe depuis vingt ans, ce n'est pas une utopie fumeuse, mais une réalité tangible. Pensons aussi aux récentes prises de position de Donald Trump annonçant la réouverture des

centrales à charbon et son refus d'appliquer les accords de Paris sur le climat. La Californie s'est alors insurgée violemment contre ces décisions calamiteuses, purement démagogiques ; certains responsables de la côte ouest ont même envisagé de faire sécession, comme si le livre de Callenbach avait anticipé et validé par avance ce rêve d'un État entièrement écologique…

Contrairement à l'époque de la contre-culture où le roman a été écrit, l'utopie n'est plus dans l'air du temps. La mode serait plutôt à la dystopie ou au post-apocalyptique. Même si l'arrivée de Trump au pouvoir n'est pas une bonne nouvelle pour la planète, ces deux types de récits catastrophistes ne remontent pas à son élection : la première dystopie littéraire est sans doute *La Guerre des mondes* d'H. G. Wells (1898) et, depuis *Nous autres* d'Ievgueni Zamiatine (1920) jusqu'à *1984* de George Orwell (1949), la liste est longue de ces fictions où l'utopie radieuse vire au cauchemar. Quant aux livres ou aux films post-apocalyptiques, ils illustrent notre pessimisme contemporain avec force effets spectaculaires, comme dans *Terminator*, ou un grand art du récit, par exemple dans *La Route* de Cormac McCarthy (2006). Mais d'utopie optimiste, aucune à ma connaissance depuis plusieurs décennies. Quelle bouffée d'oxygène qu'*Écotopia* ! Ce n'est pas encore un monde parfait, le rêve du monde parfait en a même été sagement banni, mais les bons choix ont été faits et le spectre de la catastrophe – nucléaire, écologique, sociétale – est écarté. Dans tous les sens du terme, on respire ! Après les désastres qu'ont été les régimes totalitaires du XX^e^ siècle et malgré l'aveuglement suicidaire des États d'aujourd'hui, Callenbach ose affirmer qu'une autre société est possible : responsable, pacifique, soucieuse de l'environnement et du long terme, réellement démocratique, privilégiant l'épanouissement personnel et le *do it yourself* à la consommation effrénée et, bouleversement

encore plus incroyable, abrogeant l'éthique protestante du travail au profit des loisirs et de la pratique des arts !

Pour nous convaincre qu'un tel pays de cocagne ne relève pas de l'utopie pure et simple, l'auteur choisit pour héros le journaliste new-yorkais William Weston, envoyé spécial du *Times-Post* et premier visiteur américain officiel en Écotopia. Curieux mais sceptique, voire hostile, macho et bourré de préjugés, Weston découvre avec stupeur un pays dirigé par, comme il le dit, « ces foutues bonnes femmes ». Car c'est une femme, Vera Allwen, qui est présidente. (Dans « Allwen », il faut entendre *all the women and men*, « toutes les femmes et les hommes », comme si ce patronyme suggérait un rêve de réconciliation entre les sexes.) Au début du roman, Weston se moque, ironise : « Ils sont peut-être retournés pour de bon à l'âge de pierre ? » écrit-il en voyant à San Francisco des chasseurs équipés d'arcs et de flèches descendre d'un minibus en portant le cerf mort qu'ils viennent de tuer. Quand l'un des chasseurs lui passe un doigt sanglant sur la joue, il bondit en arrière, dégoûté : l'espace d'un instant, on l'a forcé à entrer dans la danse, à participer malgré lui à un mode de vie qu'il réprouve. Tout l'art de Callenbach consistera dès lors à impliquer toujours plus cet Américain bien tranquille dans les rituels, les distractions et les habitudes d'une société qui lui répugne viscéralement, mais dont il est néanmoins contraint de reconnaître les mérites : d'article en article, déontologie journalistique oblige, il constate que ça marche, que cette société fonctionne, que ses citoyens semblent plutôt heureux, fiers et émotionnellement épanouis (contrairement à lui). Car pour l'auteur, l'écologie n'est pas seulement un problème d'environnement, mais aussi un enjeu d'équilibre individuel, d'affects et de mental. Rappelons que *Vers une écologie de l'esprit*, l'essai révolutionnaire de Gregory Bateson, cet autre Californien, date de 1972, soit trois ans avant la publication d'*Écotopia*. Il faut faire la révolution

dans sa tête en même temps que dans la société. Pour Weston, la rencontre avec une femme travaillant dans un camp forestier sera le déclic de sa métamorphose finale : arrivé en simple observateur dubitatif, il devient partie prenante, partisan et amant engagé dans la construction d'un monde meilleur qui ne sera pas « le meilleur des mondes », mais au moins un environnement affectif et concret qui emporte l'adhésion, suscite l'enthousiasme.

Ce changement progressif, qui se produit d'abord à l'insu de Weston au fil de son immersion dans une philosophie mise en actes, cette espèce de rédemption ou, mieux, d'illumination zen – on est en Californie –, on en trouve aussi des exemples saisissants dans toute l'œuvre de Jim Harrison, ainsi dans *La Femme aux lucioles* ou la longue nouvelle intitulée « L'homme qui renonça à son nom », incluse dans *Légendes d'automne*. Comme dans *Écotopia*, ces métamorphoses harrisoniennes naissent d'un dégoût soudain pour le matérialisme ambiant et la chape de plomb des conventions sociales, puis aboutissent à une intensification de la vie et des sens, à une plus grande proximité avec la nature et avec sa propre nature animale. À la toute fin du présent livre, Weston dit de sa mission : « Elle m'a ramené chez moi. »

Et puis Ernest Callenbach a bien connu Edward Abbey, l'auteur du célèbre *Gang de la clef à molette*, que respectait beaucoup Harrison. Ces parentés littéraires nous font remonter jusqu'au grand ancêtre américain du *nature writing*, le fondateur du mouvement écologique, l'auteur de *Walden* et de *La Désobéissance civile*, Henry David Thoreau. Mais contrairement à Callenbach, Thoreau n'a jamais envisagé l'existence d'une société entière fondée sur ces idéaux, seulement leur expérience individuelle. Ici, dans ce livre, c'est le combat commun qui l'emporte sur l'individualisme, non pas dans sa version totalitaire, bien plutôt au service de la singularité de chacun – *all the women and men*.

Qui était Ernest William Callenbach (1929-2012) ? Après des études à Chicago, il passe six mois à la Sorbonne au début des années cinquante et voit quatre films par jour. De retour à Berkeley, en Californie, il fonde une célèbre revue de cinéma, *Film Quarterly*, dont il devient rédacteur en chef. Il le restera jusqu'en 1991, partageant son temps entre l'enseignement du cinéma dans diverses universités et l'écriture de romans et d'essais polémiques. Il est aussi l'auteur d'*Ecotopia Emerging*, un roman qui évoque la fondation de l'Écotopia, de *Living Poor With Style* (qu'on pourrait traduire par « Être pauvre avec style »), un vade-mecum du *do it yourself* au quotidien. En dehors de son best-seller, dont le succès a dû le surprendre, il est connu pour ses conférences – comme Thoreau, dont c'était le gagne-pain après l'échec commercial de *Walden*. Il y expose ses idées, proches de celles défendues dans *Les limites à la croissance* (dont la première édition date de 1972), autre best-seller tout aussi prophétique : la population mondiale doit décroître, la consommation aussi. Il faut lutter contre l'obsolescence programmée des objets manufacturés, imposer la taxe carbone ainsi que la semaine de vingt heures – comme en Écotopia. L'industrie et l'agriculture doivent être écologiquement responsables. On lit en exergue du présent livre : « Dans la nature, aucune substance n'est synthétisée si sa dégradation n'est pas assurée ; le recyclage est donc la règle. » À bon entendeur, salut !

Ce roman est un manifeste en même temps qu'un cri d'alarme : si nous ne changeons pas nos habitudes de vie, la planète elle-même nous imposera des bouleversements catastrophiques. Si nous ne voulons pas que les fictions dystopiques ou post-apocalyptiques deviennent réalité, nous devons faire en sorte que les leçons d'*Écotopia* soient entendues.



WILLIAM WESTON, ENVOYÉ SPÉCIAL EN ÉCOTOPIA

LE ***TIMES-POST*** est enfin en mesure d'annoncer que William Weston, notre spécialiste incontesté des relations internationales, va passer un mois et demi en Écotopia, où il partira en reportage la semaine prochaine. Seules des négociations diplomatiques au plus haut niveau ont rendu possible cet événement journalistique. Pour la première fois depuis que les États de la côte Ouest ont fait sécession et interdit toute visite et toute communication avec les États-Unis, un Américain va effectuer un séjour officiel en Écotopia.

Le *Times-Post* a choisi Weston pour cette mission aussi exceptionnelle que difficile, convaincu que, vingt ans après la Sécession, une description spontanée et objective de ce pays nous est indispensable. D'anciens antagonismes nous dissuadent depuis trop longtemps d'examiner de près le devenir de l'Écotopia – une partie du monde autrefois toute proche de nous, très chère et familière, mais de plus en plus mystérieuse et refermée sur elle-même au fil des décennies depuis son indépendance.

Aujourd'hui, le problème n'est pas tant de lutter contre l'Écotopia que de comprendre cette nation – un désir dont bénéficiera forcément la cause des bonnes relations internationales. Le *Times-Post* se tient prêt, comme toujours, à servir cette cause.



3 mai

Et c'est reparti, mon cher calepin. Te voilà tout neuf, bourré de pages blanches qui attendent d'être remplies. Quel plaisir d'être enfin en route ! Les monts Alleghany sont déjà derrière nous, comme des vagues vert pâle sur un étang couvert d'algues. Je repense aux premiers jalons posés en vue de ce voyage – il y a presque un an ? Ces sous-entendus astucieusement distillés à la Maison-Blanche pour que le président s'en imprègne malgré lui ; et puis tout a soudain coagulé dans son esprit avant que le grand homme nous fasse part de ce qu'il prenait pour une audacieuse idée personnelle : okay, envoyez donc quelqu'un là-bas accomplir une mission tout sauf officielle – un journaliste qui ne soit pas trop identifié à l'administration pour qu'il puisse fourrer son nez un peu partout, lancer quelques ballons

d'essai –, ça ne peut pas faire de mal ! Quelle excitation lorsqu'il a enfin abordé le sujet publiquement, à l'issue d'une importante conférence de presse sur le Brésil ! Son célèbre ton confidentiel… Puis il m'a glissé qu'il avait concocté un projet assez aventureux et qu'il voulait m'en parler en privé.

Sa prudence relevait-elle de l'habitude, ou bien le président me faisait-il comprendre à mi-mot qu'en cas de pépin tous les responsables politiques américains nieraient l'existence de cette visite (et du visiteur) ?

Ma mission constitue une ouverture importante dans notre politique étrangère, et des arguments de poids la justifient. L'heure est venue, peut-être, de panser cette plaie fratricide qui a déchiré la nation, pour que le continent puisse être uni contre les vagues de famines et de révolutions qui déferlent sur le monde. Les faucons désireux de récupérer par la force « les terres perdues de l'Ouest » semblent de plus en plus nombreux et doivent être neutralisés. Les idées écotopiennes sont une menace qui traverse la frontière, elles ne peuvent plus être ignorées, mais on peut sans doute atténuer leurs effets nuisibles en les exposant au grand jour. Etc.

Peut-être trouverons-nous une oreille complaisante pour reprendre des relations diplomatiques ; peut-être aussi des échanges commerciaux. Avec la réunification en ligne de mire. Même une simple discussion publiable avec Vera Allwen serait utile : le président, avec sa souplesse habituelle, pourrait s'en servir pour apaiser à la fois les faucons et les groupes subversifs. Et puis, comme je l'ai dit à Francine – qui même après trois cognacs s'est moquée de moi –, j'ai envie de découvrir l'Écotopia parce que tout simplement elle existe. La vie y est-elle aussi bizarre qu'on le raconte ?

J'ai beaucoup réfléchi à ce que je n'ai pas le droit de faire. Je ne dois pas évoquer la Sécession proprement dite, car ce sujet engendre toujours beaucoup d'amertume. Mais il y a sans doute des articles passionnants à écrire : comment les sécessionnistes ont volé de l'uranium dans les centrales nucléaires pour fabriquer les mines atomiques qu'ils prétendent avoir posées à New York et Washington. Comment leur organisation politique, dirigée par ces foutues bonnes femmes, a réussi à paralyser, puis à supplanter les institutions officielles et à prendre le contrôle des arsenaux et de la Garde nationale. Comment, à coups de bluff, ils ont réussi à imposer leurs vues séparatistes – aidés par la gravité de la crise économique américaine qui pour eux a été une aubaine. Voilà des histoires qu'il faudra raconter un jour, mais ce n'est pas encore le moment…

✶

J'ai de plus en plus de mal à me séparer des enfants quand je m'envole pour un long voyage. Ce n'est pourtant pas grand-chose, d'autant que même à la maison je rate parfois deux ou trois week-ends. En tout cas, mes fréquentes absences semblent désormais leur peser. Pat les pousse peut-être à s'en plaindre ; il faudra que j'en parle avec elle. Sinon, comment Fay aurait-elle eu l'idée de me demander de partir avec moi ? Bon Dieu, me retrouver au fin fond de l'Écotopia avec une machine à écrire et ma gamine de huit ans !

Plus de Francine pendant six semaines. J'ai toujours grand plaisir à m'éloigner d'elle un moment, et je sais qu'elle sera là à mon retour, mourant d'envie de me raconter quelque aventure palpitante. En fait, je

suis plutôt excité d'être entièrement coupé d'elle, de la direction du journal et du pays tout entier. Pas de téléphone, pas de liaisons télégraphiques directes : drôle d'isolement que les Écotopiens cultivent depuis vingt ans ! À Pékin, au bantoustan ou au Brésil, je tombais toujours sur un interprète américain qui ne pouvait s'empêcher de se vanter de ses relations aux États-Unis. Cette fois-ci, il n'y aura personne pour partager avec moi les réactions typiques de l'Américain moyen.

Et c'est potentiellement dangereux. Ces Écotopiens sont sûrement des têtes brûlées, il pourrait bien m'arriver de sérieux ennuis. Le contrôle du gouvernement sur la population semble très primitif, comparé au nôtre. Les Américains sont détestés comme la peste. En cas de problème, la police écotopienne sera sans doute inefficace – il paraît que là-bas les flics ne sont même pas armés.

Bien, il faut que je commence mon premier article. Ce voyage en avion fera un bon début.



William Weston en route pour l'Écotopia

LE 3 MAI,
À BORD DU VOL 38 DE LA TWA,
DE NEW YORK À RENO

À l'heure où j'écris ces lignes, mon avion file vers l'ouest et Reno, dernière ville américaine avant les hautes montagnes de la Sierra Nevada où se trouve la frontière hermétiquement close de l'Écotopia.

Le traumatisme de la séparation de l'Écotopia et des États-Unis s'est un peu atténué au fil du temps. Et l'exemple de ce pays, c'est désormais évident, n'était pas aussi inédit que nous avons pu le croire à l'époque. Le Biafra avait fait une vaine tentative pour se dissocier du Nigeria. Le Bangladesh s'était séparé avec succès du Pakistan. La Belgique avait explosé en trois nations différentes. Même l'Union soviétique avait connu des problèmes avec des « minorités » séparatistes. La sécession de l'Écotopia s'inspira en partie de celle du Québec, qui avait quitté le Canada. Ce genre de « décentralisation » est devenu une tendance mondiale. La seule évolution importante en sens inverse est l'union des pays scandinaves – une sorte d'exception qui confirme la règle, car du point de vue culturel les Scandinaves ont toujours formé un peuple unique.

Malgré tout, de nombreux Américains se rappellent encore la terrible pénurie de fruits, de laitues, de vin, de coton, de papier, de bois de construction et d'autres produits en provenance de la côte ouest qui suivit la déclaration unilatérale d'indépendance des anciens États de Washington, de l'Oregon et de la Californie. Ces problèmes exacerbèrent la profonde crise économique qui frappait de plein fouet les États-Unis, ils accélérèrent notre inflation chronique et générèrent un sentiment d'insatis-

faction globale dont pâtit le gouvernement américain. De plus, l'Écotopia constitue un défi douloureux lancé à la philosophie implicite de la nation américaine : toujours plus de progrès, l'industrialisation au bénéfice de tous, un produit national brut en augmentation constante.

Depuis vingt ans, les États-Uniens essaient d'ignorer coûte que coûte ce qui se passe chez leurs voisins – dans l'espoir que ces innovations se révéleront sans lendemain et disparaîtront d'elles-mêmes. Mais il est désormais évident que, contrairement aux prédictions de nombreux analystes américains, l'Écotopia ne va pas s'effondrer. Le moment est donc venu pour nous de mieux comprendre ce pays.

Si ces expérimentations sociales sont en définitive absurdes et irresponsables, alors elles ne tenteront plus de jeunes Américains impressionnables. Si l'on peut prouver que ces coutumes étranges sont aussi barbares que le suggère la rumeur, alors l'Écotopia devra rendre des comptes à l'opinion mondiale outrée. Si les chiffres avancés par ces dissidents pour vanter les bienfaits de leur régime sont truqués, les politiciens américains sauront tirer profit de ces falsifications. Par exemple, il nous faut vérifier si, comme elle le prétend, l'Écotopia ne compte plus aucun décès dû à la pollution de l'air ou aux produits chimiques. Selon nos propres statistiques, nos décès annuels dus à ces causes sont passés de soixante-quinze mille victimes à trente mille – ce nombre est toujours tragique, mais il suggère que les mesures draconiennes adoptées par l'Écotopia sont sans doute superflues. Bref, nous devons affronter le défi écotopien sur la base d'informations vérifiables, plutôt que de rester dans l'ignorance ou de se fier à des rapports de troisième main.

Ma mission au cours des six prochaines semaines consiste donc à explorer le mode de vie écotopien sous toutes ses formes, à rechercher la vérité qui se cache

derrière les rumeurs, à décrire en détail le fonctionnement concret de cette société nouvelle, à pointer ses problèmes et, le cas échéant, à admettre ses réussites. Par une connaissance directe de la situation où se trouvent aujourd'hui nos anciens concitoyens, nous pouvons même espérer renouer ces liens qui les rattachaient jadis à notre communauté états-unienne qu'ils ont rejetée si violemment.



3 mai

Reno n'est plus que l'ombre de sa gloire passée. Dès que la Sécession a tari l'afflux de Californiens venus y assouvir leur passion du jeu, cette ville a très vite décliné. Les luxueux hôtels-casinos sont désormais de simples asiles de nuit, leurs propriétaires ayant fui depuis longtemps à Las Vegas. J'ai marché dans les rues proches de l'aéroport et demandé aux gens ce qu'ils pensaient de l'Écotopia. La plupart m'ont fait des réponses vagues, mais j'ai cru déceler parfois une pointe d'amertume. « Il faut vivre et laisser vivre, m'a dit un vieillard grisonnant, si l'on peut appeler vivre ce qu'ils font là-bas. » Un jeune homme qui s'est présenté comme un cow-boy a souri en entendant ma question. « Ouais, m'a-t-il répondu, des gars prétendent être allés là-bas pour trouver des filles. C'est pas vraiment dangereux, à condition de connaître les cols de montagne. Ces gens-là sont sympas, pour sûr, tant qu'on les asticote pas. Mais tu sais quoi ? Toutes ces filles ont des flingues ! Voilà ce qu'on raconte. Ça fait froid dans le dos, non ? »

J'ai eu du mal à convaincre un chauffeur de taxi de m'emmener jusqu'à la frontière. J'ai fini par en trouver un qui semblait être tout juste sorti de prison après y avoir passé vingt ans. J'ai dû lui promettre non seulement le double du tarif habituel, mais un pourboire de vingt-cinq pour cent du prix de la course. En échange de quoi j'ai eu droit à un bonus de regards méprisants et à une bordée de remarques rassurantes du genre : « Pourquoi que vous voulez aller là-bas ? Vous êtes cinglé ou quoi ? Y a que des foutus cannibales dans ce pays ! Vous en sortirez jamais vivant – j'espère seulement que moi, oui. »



À la frontière de l'Écotopia

DANS LE SIERRA EXPRESS,
ENTRE TAHOE ET SAN FRANCISCO,
LE 4 MAI

Je suis maintenant en Écotopia – le premier Américain connu à séjourner dans ce nouveau pays depuis son indépendance, il y a dix-neuf ans.

Mon avion a atterri à Reno. Ce n'est pas de notoriété publique, mais à cause de la pollution de l'air et du bruit le gouvernement écotopien interdit même aux vols internationaux de survoler son territoire. Les vols entre San Francisco et l'Asie ou ceux passant au-dessus du pôle pour rejoindre l'Europe doivent non seulement utiliser un aéroport situé à soixante-dix kilomètres de la ville, mais aussi suivre des couloirs aériens au-dessus de la mer ; et les avions américains en provenance d'Hawaii doivent passer par Los Angeles. Ainsi, pour atteindre San

Francisco, j'ai dû débarquer à Reno, puis payer un pont d'or à un chauffeur de taxi pour qu'il m'emmène jusqu'à la gare de chemin de fer située au nord du lac Tahoe. Depuis Tahoe, il y a des trains rapides et très fréquents.

La frontière réelle est signalée par une pittoresque barrière en bois usé, percée d'un grand portail manifestement peu utilisé. Quand mon taxi s'est garé devant, je n'ai vu personne alentour. Le chauffeur a dû descendre, rejoindre une petite guérite en pierre et demander aux soldats écotopiens d'interrompre leur partie de cartes. C'étaient deux hommes jeunes à l'uniforme froissé. Mais ils étaient au courant de ma venue, ils ont examiné mes documents avec une expression d'autorité et de compétence, puis ils ont laissé le taxi rejoindre l'autre côté du portail, non sans faire remarquer que seule une dispense spéciale permettait à un véhicule équipé d'un moteur à combustion interne de franchir leur frontière sacrée. J'ai rétorqué que mon chauffeur devrait seulement parcourir une trentaine de kilomètres jusqu'à la gare.

«Vous avez de la chance que le vent souffle de l'ouest, a dit alors l'un des soldats. S'il venait de l'est, nous devrions vous garder ici jusqu'à ce qu'il tourne à l'ouest.»

Ils ont inspecté mes bagages avec curiosité, s'intéressant surtout à mes somnifères, mais ils m'ont autorisé à tout conserver, sauf mon fidèle calibre .45.

«Les New-Yorkais se baladent peut-être tous les jours avec ce genre de pistolet, m'a-t-on informé, mais ici le port d'arme cachée est strictement interdit.»

Remarquant peut-être ma réaction un peu inquiète, l'un des gardes a ajouté que les rues écotopiennes étaient sans aucun danger, de jour comme de nuit. Il m'a ensuite remis une petite brochure, *L'Écotopia expliquée*. Bien imprimée, mais agrémentée de dessins assez bizarres. De toute évidence, ce livret est surtout destiné aux touristes européens et asiatiques.

« Ça vous aidera sans doute à vous habituer plus vite à notre mode de vie », a dit l'autre garde de cette voix douce, insinuante, presque amicale, où je commence à reconnaître un trait distinctif de ses concitoyens.

« Détendez-vous, William Weston. Vous êtes dans un pays libre.

– Mon ami, ai-je répliqué, j'ai séjourné dans une tapée d'endroits beaucoup plus étranges que votre pays et je me détends quand j'en ai envie. Si vous avez terminé les formalités d'usage, je suis prêt à partir. »

Il a refermé mon passeport d'un coup sec, mais sans me le rendre.

« Weston, a-t-il dit en me regardant dans le blanc des yeux, vous êtes journaliste. Nous comptons sur vous pour choisir vos mots avec soin tant que vous serez ici. Si au retour vous repassez par ce poste-frontière, vous serez peut-être en mesure d'utiliser le mot "ami" à bon escient. Voilà ce qu'on vous souhaite. »

Il m'a alors adressé un sourire chaleureux et tendu la main. À mon grand étonnement, je l'ai saisie et je me suis surpris à lui retourner son sourire.

✶

Nous roulons ensuite jusqu'à la gare de Tahoe et le réseau ferroviaire écotopien. Le bâtiment est plutôt rustique, construit en énormes rondins. En Amérique, on le décrirait volontiers comme un monstrueux chalet de ski. Il y a même des cheminées dans les nombreuses salles d'attente ; l'une de ces dernières est une espèce de restaurant, une autre une salle de bal déserte, équipée d'une estrade pour les musiciens, une troisième un petit salon silencieux meublé de fauteuils en cuir et d'étagères couvertes de livres. Les trains se réduisent à deux ou trois wagons, mais passent toutes les heures ; ils arrivent dans le